

Le

FURET DE LYON.



Industrie, Beaux-Arts, Sciences, Littérature, Théâtres, Mœurs et Modes.

ON S'ABONNE au FURET, chez M. BARON, libraire, rue Clermont, et chez M. GÉURY, tenant cabinet de lecture, place des Célestins. — Le prix de l'abonnement, qui se paye d'avance, est de 5 fr. par trimestre pour Lyon, 50 centimes en sus par trimestre dans le département, et hors du département 1 franc en sus par trimestre. — Le prix des annonces est de 25 centimes par ligne. — CE JOURNAL PARAÎT LE DIMANCHE ET LE JEUDI.

GYMNASTIQUE.

LA DANSE.

Tout en abandonnant à l'archéologie l'étude purement curieuse de l'origine de la danse, et de son état chez les divers peuples de l'antiquité, nous ferons la remarque que depuis les plus policés jusqu'aux plus sauvages, tous dansent, c'est-à-dire marchent et sautent en cadence, et exécutent de la sorte des choses plus ou moins simples, telles que les plus innocentes agaceries de l'amour, ou retraceant les principaux traits de la mythologie et les scènes de la tragédie la plus élevée. Le biographe *Cornelius-Nepos* nous apprend que la danse, que dédaigna si long-temps la gravité romaine, fut en honneur dans les fêtes privées des Grecs. Pourtant, nous ne pensons pas que l'antiquité ait approché de la série de nos opéras. La musique instrumentale et vocale, les décorations et la danse réunies en font le plus parfait des spectacles. On peut dire que depuis Louis XIV, où la danse fut honorée et pratiquée, elle a été portée au plus haut degré poétique et figuratif chez notre nation.

La danse théâtrale, dans laquelle il est si difficile de réussir qu'on n'y voit exceller que les danseurs de profession, encore en très-petit nombre, et plus spécialement dans le bel âge de la vie, doit moins nous occuper ici que celle qui s'exécute dans nos salons dorés, dans nos hangars, dans nos salles de guinguettes, etc. Cet exercice, quelque ridicule qu'il puisse paraître à l'homme sérieux, est salutaire, et en quelque sorte même indispensable dans les grandes cités, où les jeunes gens ne font pas, à beaucoup près, cette dépense de forces physiques qui semble nécessaire pour maintenir l'équilibre des fonctions, et où les femmes surtout sont en général condamnées, par nos usages, à une inaction qui ne s'accorde point avec le vœu de la nature; mais les habitudes sociales en détruisent tous les avantages, et ne les rendent même que trop souvent nuisibles à la santé. C'est ordinairement à la suite d'un repas copieux, qu'on se livre à la danse dans des endroits peu spacieux, relativement au nombre des danseurs, où l'air ne tarde pas à être vicié par la poussière abondante qui se détache du sol, par les produits délétères de la respiration des assistants et de la combustion des lampes, par les exhalaisons animales qui s'échappent de tant de poumons haletans, de tant de corps couverts d'une transpiration abondante. On la prolonge pendant des nuits entières, aux dépens d'un sommeil dont la nature nous a fait un besoin indispensable. Au milieu de ce violent exercice, viennent les rafraîchissemens, souvent les plus mal adaptés à la position des danseurs et danseuses. Ils se glacent avec des acides et de l'orgeat, quand il faudrait se garder de suspendre la moiteur. L'usage qui, chez nous, permet de porter à nos lèvres les limonades et les émulsions, repousse les liqueurs

spiritueuses, qui, étendues d'eau, sont le breuvage le plus convenable. Le bon ton ne devrait jamais contrarier l'entretien de la santé; mais ce que l'on trouve mal dans quelques lieux, est fort bien reçu dans d'autres. Ainsi, dans plusieurs contrées du Nord, on boit abondamment du punch et du vin chaud. Ce n'est pas tout : pour se livrer à la danse, on s'habille, dans l'hiver, les femmes surtout, comme en été. Plus les mouvemens doivent être grands et fréquens, plus les vêtemens doivent être larges; jamais, au contraire les femmes ne sont plus mal à leur aise à cet égard, plus comprimées qu'au bal, parce qu'elles veulent y avoir, au prix même de leur santé, une taille fine et un petit pied. Nous savons qu'il est des classes dans lesquelles on arrive au bal avec des pelisses et des schals; mais il faut enfin sortir des salons embrasés, traverser des pièces froides et attendre souvent des voitures.

N'inviquons pas, à l'exemple de plusieurs écrivains, les dérangemens que la danse fait éprouver à la respiration pour expliquer le grand nombre de phthisiques qu'on observe parmi les femmes qui se livrent habituellement à ce genre de plaisir. La danse en plein air ne produisait pas cet effet chez les anciens, qui étaient plus habiles que nous dans l'art de vivre, et qui possédaient jusqu'à celui de faire servir les plaisirs même des sens à l'entretien de la vigueur corporelle: elle ne le produit point non plus chez les villageoises, qui, dans leur heureuse innocence, préfèrent les plaisirs purs et vrais d'une nature agreste, aux froides et insipides jouissances de l'orgueil et du luxe.

D. Ph. MUEL.

LITTÉRATURE.

LA BOURSE VERTE.

Nouvelle espagnole.

Les courses qui devaient avoir lieu promettaient d'être magnifiques; le fameux *taureador* Antonio était arrivé avec sa troupe, brillante de souplesse, de grâce et de vigueur; et les dames de Valence, fières d'occuper les loges les mieux ornées du vaste amphithéâtre abandonné depuis long-temps, songeaient à leurs toilettes, et essayaient, du matin au soir, l'effet d'une aigrette, d'une robe lamée ou d'une parure de diamans.

Isabelle se distinguait parmi les plus belles femmes de Valence, par sa tournure pleine de modestie et ces regards de pudeur qui, mieux que le coup-d'œil enivrant de la coquette, pénétraient jusqu'au fond de l'âme. Son père, fidèle à la parole qu'il avait donnée à un ami mourant, avait exigé qu'elle épousât le jeune Alonzo; et Isabelle, soumise et craintive, avait dit un pénible adieu à Gonzalves, dont le brûlant amour avait jadis été partagé.

Depuis six mois Alonzo était l'heureux possesseur d'Isabelle. Ses soins empressés et délicats n'avaient pas été prodigués à un cœur indigne de les apprécier : Isabelle aimait son époux ; mais que de fois, dans les rêves d'une longue nuit, les traits adorés de Gonzalves étaient venus réveiller dans son âme des souvenirs de joie et de bonheur !

Alonzo n'était pas seulement jaloux comme un amant passionné qui reproche avec aigreur à sa maîtresse un regard de bienveillance ou un sourire d'amitié ; il était jaloux comme cet Espagnol orgueilleux qui accuse, dans sa fureur, le frère plein de tendresse, ou l'ami qui lui serre la main. Tout dans la nature affligeait son cœur. Le sommeil paisible de sa femme était le résultat d'un instant de bonheur passé loin de lui ; un rêve pénible était l'indice certain d'une trahison projetée.... Et cependant il aimait de l'amour le plus pur, le plus sincère ! Toutes ses attentions étaient pour l'avenir d'Isabelle, qui, de son côté, évitait avec le soin le plus généreux les poursuites de son premier adorateur.

Isabelle avait appris, par la voie publique, que Gonzalves voulait combattre les taureaux les plus vigoureux, et elle n'osait pas douter que ce ne fût pour terminer ses jours dans ces jeux cruels qu'il voulait descendre dans l'arène. Son pauvre cœur, en proie à ses souvenirs, se brisa à l'idée de voir l'ami de son enfance victime d'une bête furieuse ; et cependant elle se disait toujours qu'elle n'aimait que son époux.

Cependant le jour de la première course approchait ; et Isabelle, dont les brillantes toilettes devaient fixer tous les yeux, voulait encore, mais n'osait la demander, une superbe parure de rubis, qu'une femme juive avait apportée plusieurs fois chez elle. Le prix en était fort élevé ; et, malgré son amour, Alonzo crut devoir la refuser aux desirs de sa femme. Ce premier refus, motivé cependant sur les dépenses excessives qu'on venait de faire, déchira le cœur d'Alonzo ; car il vit qu'il ne suffisait plus au bonheur d'Isabelle.... Il sortit, le désespoir dans l'âme.

La femme juive l'avait précédé de quelques instants. Alonzo la retrouva près de la porte de Mer, causant familièrement avec un jeune seigneur dont l'extérieur annonçait l'opulence. L'inconnu plaça dans la main de la femme quelques pièces d'or, et s'éloigna. Alonzo a déjà saisi son stylet ; mais qu'il frappera-t-il ? qui va-t-il suivre ? La Juive retourne sur ses pas, et l'étranger prend une route opposée. Il ne le perd pas de vue ; il épie ses mouvemens, entre avec lui dans un café, se place dans un coin, et écoute. Gonzalves, car c'était lui, donne un ordre à son valet, qui part avec rapidité. Le sang d'Alonzo, bouillonnant, de son front découle une sueur brûlante ; il ne sait rien, et déjà sa main demande un cœur à percer.... Il attend. La femme juive revient, haletante de fatigue ; et fait un signe à Gonzalves ; ils sortent. Alonzo appelle un mendiant : Tiens, lui dit-il, voilà dix pièces d'or, si tu me répètes la conversation de ce cavalier et de cette femme ; pars, et reviens. Le mendiant remplit sa mission avec intelligence, et rapporte, un instant après, qu'il a entendu ces mots : *Parure, six mille francs, amour, jalousie, avarice.* — Et après ? — Après, ils m'ont brutalement chassé. — C'est bon ; laisse-moi.

Alonzo rentre chez lui, furieux. Isabelle court à sa rencontre ; elle lui prodigue les plus touchantes caresses, et le supplie de ne pas la quitter de la journée. Celui-ci, au contraire, la prévient qu'une affaire indispensable l'appelle à la campagne, qu'il doit partir sur-le-champ, et qu'il ne sera de retour que le lendemain.... Il serre la main de son épouse, et sort.

La femme juive était retournée chez Isabelle, et lui avait parlé de l'amour de Gonzalves et de son désespoir. Mais Gonzalves avait appris, de son côté, qu'Isabelle avait vainement demandé à son époux la riche parure de rubis. Isabelle consentait à voir encore une fois celui qu'elle avait jadis aimé ; mais seulement pour le supplier de ne pas combattre. Elle n'ignore pas que sa conduite est coupable ; mais une légère inconséquence pour sauver la vie à un homme ; elle ne doit pas balancer....

Alonzo avait résolu d'épier les moindres démarches de son épouse ; et cependant, dans le désordre de ses sens, il s'éloigne ; il erre à l'aventure dans les quartiers les plus sombres de la ville. Après une marche longue et pénible, il se retrouve, comme par hasard, à la porte de son hôtel.... Là, au milieu des réflexions déchirantes qui l'assiègent, il rougit de ses odieux soupçons ; il s'indigne de ce vil espionnage qui desho-

nore une femme vertueuse ; et, empressé d'en obtenir sa grâce, il monte rapidement à l'appartement d'Isabelle.

(La suite au prochain numéro.)

Histoire d'un Diamant.

Un homme était à Constantinople, et y faisait assez mal ses affaires, de sorte qu'il voyait dépérir et mourir une à une les espérances qui lui avaient fait quitter Marseille sa patrie, et une jeune fille qu'il devait épouser.

Un jour, un esclave vint le trouver ; il entra sans bruit, et, après s'être assuré que personne ne pouvait l'entendre : « Chrétien, lui dit-il, j'ai fait trois jours de chemin pour arriver à Stamboul ; je travaille aux mines, et j'ai dérobé un diamant d'une valeur inestimable. Je ne puis le vendre ici : il est à toi, si tu veux, pour cinquante sequins. Certes, si Mahomet eût eu pitié d'un fidèle croyant, et m'eût donné les moyens de passer en Europe, je ne l'aurais vendu qu'à un sultan et au plus riche, et encore eût-il été obligé pour me payer la valeur de mon diamant, de vider son trésor, et de mettre des impôts sur son peuple. On m'a dit que tu es un honnête homme, et je me confie à toi ; car la trahison ne ferait perdre la vie, et c'est pour ne pas éveiller les soupçons que je ne te demande que cinquante sequins. »

Le marchand emprunta cinquante sequins, et prit le diamant.

« Infidèle, dit l'esclave en le quittant, ma vie est entre tes mains : un mot de toi et le cadavre ne me fera pas grâce. Quitte Stamboul au plus vite pour ta propre sûreté. »

Le marchand vendit à vil prix ce qui lui restait de marchandises, remboursa l'argent qu'il avait emprunté, et partit pendant la nuit sous un déguisement. De l'argent qu'il avait ramassé de la vente de sa marchandise, il paya chèrement un chamelier qui le conduisit jusqu'au bord de la mer ; mais sur le point d'arriver, alors que de loin l'horizon se courbait et se confondait dans l'eau : « Marchand, dit le chamelier, ta fuite et ta réclusion ; donne-moi mille sequins, ou je vais te dénoncer. »

Le marchand refusa ; il n'avait pas mille sequins. Il en offrit trois cents : c'était la moitié de ce qu'il possédait. Le chamelier refusa de rabattre d'un sequin ; le vaisseau ne mettait à la voile que le lendemain, le marchand pouvait être repris ; et sa mort était certaine. Poussé par le désespoir et un instinct de conservation naturel à l'homme, d'un coup de pistolet il cassa la tête du chamelier.

Arrivé au vaisseau, il fit prix pour le passage ; un homme vint le trouver et lui dit : « Si vous avez quelques marchandises précieuses, moyennant un droit, j'assurerai vous et vos marchandises contre les dangers de la traversée, les orages et les pirates. »

Il donna deux cents sequins.

Il arriva à Marseille ; le vaisseau échoua à une lieue du port. Notre homme abandonna ses papiers et tout ce qu'il possédait d'argent ; mais il conserva son diamant et se sauva à la nage. A Marseille, il vit sa fiancée, et toutes ses fatigues furent oubliées.

« Ame de ma vie, lui dit-il, car il avait pris un peu du style oriental, la fortune nous sourit ; je dois au hasard ce que trois ans d'efforts et de patience n'avaient pu me donner. »

Et comme il fallait aller à Paris et vendre son diamant, il acheta d'avance une belle maison, sur le bord de la mer. C'était le plus délicieux séjour qu'on pût imaginer ; il la meubla, acheta des chevaux et engagea des domestiques ; on lui prêta de l'argent pour son voyage, il fit encore assurer son diamant et dire à sa maîtresse : Lumière de mes jours (toujours par suite de son habitude du style oriental), je serai près de vous à la troisième lune ; et la fiancée suivit le navire des yeux, jusqu'au moment où la voile disparut dans les brouillards de l'horizon. Nous ne parlerons pas d'une tempête violente qui faillit cent fois abîmer le vaisseau. Quand le hasard s'est montré favorable à quelqu'un il le suit long-temps ; la fortune est prodiguée de biens comme de maux ; elle ne les distribue pas, elle en écrase ceux à qui elle donne. Il arriva à Paris et alla chez un joaillier de la couronne, car on lui avait conseillé de tâcher de lui vendre, attendu qu'aucun autre ne pourrait faire des offres suffisantes. Il se présenta chez le joaillier qui lisait un journal....



Le joaillier retourna et examina le diamant : « Monsieur, dit-il au marchand, c'est un des plus beaux morceaux, un des plus riches échantillons de cristal de roche que j'aie jamais vu, cela peut valoir vingt-quatre sous. »

RÉVERIES.

Noble enfant ! noble fille ! c'est elle qui me montre mon chemin.

Ainsi, que sert de se roidir contre la main qui nous pousse, contre la voix qui nous crie : Marche.

Ne dirait-on pas que, lorsque je prends en moi-même quelque résolution de bon conseil, un infernal génie est là, écoute, et va me susciter, de par le monde, un roman qui me détraque tout ?

L'an dernier encore, quand je m'attendais aux jeux tragiques du théâtre, qui m'eût dit que je serais moi-même le héros d'un drame de sang ? Pourtant, tous ceux qui assistaient avec moi à ces spectacles, dans les mêmes soirées, sont libres, et rient avec leurs familles et leurs amis. Moi, j'ai été cueilli de prédilection comme une fleur dans un jardin immense.

Si un ange m'eût conduit avant ma naissance sur la coupole du Panthéon de Paris, et s'il m'eût dit : « Acceptes-tu la vie ? je vais te la donner. La vie est une chose d'enivrement, regarde là-bas ; un million d'hommes vivent dans cette ville de jardins, de théâtres, de femmes et de palais, et ils sont si heureux de leur vie, que tous la conservent comme un trésor. La veux-tu pour toi ? » J'aurais dit : Oui. L'ange aurait ajouté : « Écoute : dans ce million d'hommes, la justice humaine en choisit chaque année une douzaine qu'elle frappe d'un châtiement terrible, la prison sans fin. Douze sur un million : veux-tu courir cette chance ? — Je veux la courir. »

Et j'aurais perdu à ce jeu ! perdu cette partie avec tant de chances de gain, que l'imagination se révolte en les calculant.

Bien plus, dans la France entière il arrive, à longs intervalles, qu'une jeune femme se tue, et brise du même coup le cœur d'un homme qui l'aimait ; on cite cela comme un phénomène. Cette année, le phénomène est tombé sur moi. Mais, me dira-t-on, puisque cela arrive, faut-il bien que cela arrive à quelqu'un ? C'est fort juste ; mais on conviendra du moins que ce quelqu'un est un malheureux de merveilles, exception.

Si je demande aux hommes : Pourquoi ? pourquoi ? les hommes me répondront : « Voyez le scélérat ! l'assassin, puis ils se plaignent ! Si tu avais été vertueux et honnête comme nous, tu ne serais pas ici. »

Cette solution ne me contente pas ; je m'adresse au ciel, mais avec une ferveur d'âme si vive, qu'il me semble qu'une voix d'en-haut va me répondre et me calmer.

Rien au ciel, rien qu'une douce lumière, des flocons de nuages, un azür bien gai ; c'est pour moi comme pour les autres. — Énigme partout.

HISTOIRE DE LYON

PROFANE ET EMMAUS

LES JOURNÉES DES 21, 22 ET 23 NOVEMBRE 1831.

Un volume in-8°.

A Lyon, chez Auguste Baron, libraire, rue Clermont.

En publiant ce récit minutieusement exact des trois sanglantes journées des 21, 22 et 23 novembre 1831, l'Éditeur croit offrir non un vain aliment à la curiosité publique, mais bien présenter à la méditation de tous les hommes sages un champ de réflexions profondes dont le but doit tendre à nous garantir d'aussi funestes retours !.....

Une ville ordinairement calme, amie de l'ordre, du travail et de la tranquillité publique, a été transformée en une arène sanglante !... Le plus fort ou le plus adroit a tué le moins fort ou le moins adroit ! Des hommes tous frères, citoyens du même foyer, se sont vus en présence les armes à la main, et ils ont fait de ces armes un usage meurtrier ! La colère des uns et des autres a été impitoyable ! Pendant trois jours ils ont

oublié que le sang qu'ils versaient, ils le devaient à un patriote, rien qu'à elle. Pleurons sur leur erreur ; en regrettant que d'aussi mâles courages se soient exercés sur des poitrines amies !... Mais point de reproches à ceux qui se sont vus long-temps sans doute leur cœur saigner au souvenir de ces vertiges de massacres dont ils nous ont fait les pénibles spectateurs. Gardons-nous donc d'aggraver par de poignantes réflexions une douleur qui doit être bien amère !

Oh ! qui effacera de notre mémoire ces cris lugubres, ces scènes de désespoir, ces convois de blessés et ce silence de mort, silence si effrayant ?... Ces jours de denils et de larmes, ces jours de stupeur et d'effroi, et ces nuits, ces longues nuits d'agonie, qui les effacera ?..... N'effacez rien, Lyonnais !... n'oubliez rien ! Que ces trois fatales journées restent à jamais gravées dans vos souvenirs ! De ces trois jours, n'oubliez que le nom des combattants ! Fermez désormais votre cœur à la haine et à la vengeance, pour l'ouvrir à des sentiments doux et philanthropiques ; enfin, que votre raison sache puiser dans ce drame si court et si lugubre, non des pensées sinistres et désolantes, mais des leçons de prudence et d'humanité !

A CE PRIX SEULEMENT, LEISSING RÉPANDU NE FUMERA PLUS.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

PROCÉDÉ POUR DISTINGUER LES BONS CHAMPIGNONS DES MAUVAIS.

Prenez la moitié d'un oignon blanc ordinaire, dépouillé de sa membrane externe, et mettez-le cuire avec les champignons. Si la couleur de l'oignon s'altère et qu'elle demeure bleutée, ou brune tirant sur le noir, c'est un signe évident que parmi les champignons il y en a de vénéneux ; si l'oignon conserve après l'ébullition sa couleur blanche, il n'y a rien à craindre.

CONSERVATION DES POMMES DE TERRE.

Pour conserver les pommes de terre pendant plusieurs années, il suffit de les échauder, c'est-à-dire de les laisser quelques minutes dans l'eau chaude ; pourvu que la peau ne soit pas attaquée, elles se conserveront ainsi sans jamais germer, devenir gélives ou perdre de leur farineux et de leur saveur, pendant plusieurs années ; mais il faut avoir soin de les bien sécher lorsqu'elles sont sorties de l'eau. La chaleur d'un four peut suppléer à celle de l'eau, et vaut beaucoup mieux, pourvu que les pommes de terre ne soient pas trop sèches quand on les y met, car la peau se déchirerait.

VARIÉTÉS.

Une feuille du tallipot, l'arbre réputé le plus grand parmi les espèces connues, et originaire de l'île Ceylan, a été dernièrement envoyée en Angleterre. Cette feuille, très-bien conservée, avait onze pieds de longueur, seize de largeur et quarante de circonférence. Six personnes peuvent trouver, sous une seule feuille, asile contre l'ardeur du soleil, et deux ou trois suffisent pour couvrir la demeure d'un habitant de Ceylan.

On lit sur l'écriteau d'une maison, rue de Richelieu : « A louer, appartement de cinq pièces, cave et grenier de plain-pied. »

CE QU'IL Y A DE PITOYABLE.

Ce qu'il y a de pitoyable, c'est un sot qui veut faire de l'esprit, un poltron qui veut faire le brave, et un anonyme qui menace.

Ce qu'il y a de pitoyable, c'est l'arrogance d'un parvenu qui méconnaît ses anciens camarades ; le ton tranchant d'un ignorant qui juge de tout, la jactance d'un militaire qui a la fièvre quand il faut se battre ; les airs de grandeur d'un pied-plat, et les manières enfantines d'une vieille coquette.

